

Le Samedi

VOL. VI.—NO. 8

MONTREAL, 28 JUILLET 1894

\$2.50 PAR ANNEE,
LE NUMERO 6 CTS



LA VIE DE LA PLAGE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE,
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces à MM. POIRIER, BESSETTE & DANSEREAU,
Éditeurs-Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG,
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 28 JUILLET 1894



Il y a 4,500 espèces différentes de guêpes. Heureusement qu'elles n'ont qu'une sorte d'aiguillon.

Le capitaine Cap a décidé de porter le demi-deuil, attendu qu'il est sorti d'une bagarre à demi mort.

On a surpris, l'autre jour, bébé qui cherchait les souliers de sa poupée dans Larousse. Il avait entendu dire à son père qu'on trouvait tout dans le dictionnaire.

Nous savons combien il y a d'hommes humiliés de n'être pas remarqués dans une foule, mais ils peuvent remédier à cette mortification en entrant au théâtre au milieu des gens sans billet.

«C'est incroyable, disait un vieux millionnaire. J'ai mille arpents de terrain autour de ma maison, et les moustiques ne sont pas capables de trouver d'autre endroit que mon nez pour se poser.»

La constance est plus générale qu'on ne le pense chez l'homme. Nous connaissons nombre d'individus qui sont restés fidèles à leur premier amour. Il est vrai de dire que leur premier amour c'était eux-mêmes.

On fait beaucoup de bruit de la découverte d'une substance qui est plus transparente que le verre : de fait elle est aussi transparente que les raisons inventées à deux heures du matin par les maris qui reviennent du club.

Un prédicateur d'esprit doit toujours prêcher durant les chaleurs et les vacances de l'été sur des sujets rafraîchissants, tels que Moïse sur la montagne ou le passage de la Mer Rouge. En hiver, c'est le temps de parler des feux de l'enfer.

On a trouvé dans une hutte construite sur une montagne de l'Alaska, une famille qui, d'après les apparences, était morte de froid depuis deux mois ; et, chose extraordinaire, la bougie brûlait encore. Ce n'est qu'en l'examinant de près qu'on a découvert que la flamme était gelée comme le reste.

ENTRE INCONNUS



Lui (à part).—La belle fille ! J'en perds la tête. Si je m'écoutais, j'irais lui parler.

Elle (en elle-même).—Est-ce bête ces hommes ! Je parie qu'il ne trouvera pas un moyen de lier conversation.

FAMILLE SURPRENANTE

Calino.—Je ne savais pas que vous aviez un autre enfant que votre jeune médecin ?

Le père.—Oui, j'ai un autre fils de dix ans.

Calino.—Y a-t-il longtemps que vous l'avez celui de dix ans ?

CHACUN SON ROLE

L'expert hypnotiseur, témoin dans une cause criminelle.—Oui, votre Honneur, il est difficile de résister à cette influence. Ainsi, je pourrais endormir la cour dans l'instant.

Le juge.—Laissez cette bésogne aux avocats, s'il vous plaît.

EN VEINE

Alphonse.—Ainsi Serrelapoigne t'a donné un cigare ?

Jules.—Oui ; mais j'ai eu de la chance ; pas un de nous n'avait d'allumettes.

POTINS SOUS-MARINS



Le premier poisson.—Tiens ! on vous envoie une ligne !

Le second poisson.—Pristi ! Des vers !

Le premier poisson.—C'est une invitation pour le déjeuner de demain.

PUBLICITÉ SUR LES NUAGES

Ce nouveau genre de publicité est aujourd'hui un fait expérimentalement acquis et c'est tout naturellement des Etats-Unis que nous en viennent les premières manifestations. Pendant les derniers jours de l'exposition de Chicago, un projecteur installé sur le toit du palais des Arts et Manufactures, informait chaque soir le public du nombre des visiteurs pendant la journée, et les distraignait en projetant sur les nuages (lorsqu'il y en avait, bien entendu) des dessins et des réclames de tout espèce. Aujourd'hui ce procédé est employé à New-York, où depuis le commencement de l'année il fait les délices du public, lorsque, la nuit, le ciel est couvert.

DISTRACTIONS DE SAVANTS

Sous ce titre nous lisons dans l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux*, l'anecdote suivante :

M. Guerry, savant statisticien, membre correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques, et M. Millon, pharmacien militaire, professeur de chimie au Val-de-Grâce, dinaient

L'ESPRIT DE CONTRADICTION



—Maman dit que je suis trop grande pour venir jouer nu-pieds avec les petits garçons ; et, c'est curieux, plus je grandis, plus j'aime cela, moi !

ensemble chez leur éditeur commun, M. J. B. Baillière, qui demeurait, à cette époque, rue de l'École de Médecine, No 17. C'était vers 1849.

Ces deux savants, également distingués, ne se connaissaient nullement : ce qu'explique la différence de leurs études. Mais, autour de la table hospitalière, une certaine sympathie s'était établie entre eux, et la conversation marchait bon train ; si bien que, quand, à la fin de la soirée, il fallut se séparer du maître de la maison, ils avaient encore bien des choses à se dire. Ils quittèrent ensemble le salon et se retrouvèrent ensemble dans la rue ; ils continuèrent la causerie commencée.

Les deux amis improvisés marchaient déjà depuis longtemps, s'étant sans doute arrêtés un certain nombre de fois pour avoir plus de facilité dans leurs démonstrations, lorsque, vers deux heures du matin, ils se trouvèrent sur l'Esplanade des Invalides.

—Pardon, monsieur, demeurez-vous encore bien loin d'ici ? dit l'un d'eux, le plus fatigué, sans doute.

—Oh ! oui, je demeure rue Racine.

—Et moi, je demeure rue Corneille.

Ainsi, ils demeuraient tous deux à dix pas l'un de l'autre, à cinq minutes de la maison où ils avaient passé la soirée, et chacun avait eu l'infime conviction qu'il reconduisait l'autre à son domicile.

Ils rebroussèrent chemin ; mais je n'ai jamais su à quelle heure ils étaient rentrés chez eux.

DR RIRE.

AUX LECTEURS DU "SAMEDI"

Le SAMEDI vient de publier un code contenant tous les derniers règlements du *Jeu de Poker*. Ce volume qu'on peut mettre dans sa poche est imprimé sur papier de luxe et très bien relié. Nous invitons tous nos lecteurs à nous donner leur commande immédiatement, vu que le tirage en est limité. Nous ferons une remise libérale à tous nos agents qui voudraient s'en procurer pour vendre chez eux.

Prix du volume 50 centims, franc de port, en vente aux bureaux du SAMEDI.

LES EFFETS DE L'IMAGINATION

Un monsieur de toutes prétentions souffre depuis longtemps du rhumatisme et il se met entre les mains de son médecin, qui lui prescrit du nitrate de potasse. Une semaine, un mois, deux mois se passent et pas d'amélioration. "Vous allez me donner d'autres remèdes," dit-il au médecin. "Essayez ce que vous voudrez." Le médecin s'exécute et change de traitement. A sa grande surprise, il trouve son patient complètement guéri deux mois plus tard.

—Oh ! mais, lui dit le client, ce n'est pas avec vos remèdes ; je ne les ai pas pris. C'est une de mes voisines qui m'a enseigné un traitement qui se transmet dans leur famille.

—Vraiment ? lui dit le médecin surpris. Voulez-vous me dire ce que c'est ?

—Volontiers, docteur, c'est du salpêtre.

Un grand éclat de rire coupa la parole à l'ex-malade.

—Elle est bonne celle-là, interrompit le médecin. Le salpêtre, c'est du nitrate de potasse.

La Compagnie des Vins de Bordeaux embouteille 150 douzaines par jour. Ces vins garantis purs et vendus à \$3.00 et \$4.00 la caisse valent les vins de \$6.00 et \$8.00, bien souvent vendus sur l'étiquette. 30 rue Hôpital. Téléphone 1394.

LES PROFANATIONS DE LA CAMPAGNE



Tommy, qui n'a jamais vu de nouveaux mariés. — Oh ! regardez donc s'il y a longtemps qu'ils ne se sont vus !

ENFANT DE NERFS

On sait l'importance pour un chirurgien d'avoir des assistants courageux et de sang-froid. Le docteur X... avait un excellent moyen pour découvrir des aides utiles. Il faisait venir l'étu-

diant qui s'offrait dans son cabinet, il lui remettait une écuelle remplie de bouillon chaud et il lui donnait l'ordre de le faire prendre à un immense squelette monté qu'il tenait dans un coin.

Il est bon de dire que le médecin était un ventriloque parfait. A peine l'étudiant avait-il versé une cuillerée du liquide fumant dans la machoire du squelette que celui-ci s'écriait : "Pristi, que c'est chaud."

Personne ne résistait à cette terrifiante surprise, et l'applicant se sauvait éperdu.

Le tour vint d'un étudiant délicat, moustache blonde, cheveux bouclés, mains de jeune fille, qui n'annonçait pas pour deux sous d'énergie.

Quand il administra le breuvage sacramentel au squelette, celui-ci ne manqua pas de s'écrier :

—Err-r-r eue !!! Vous me brûlez, sale enfant.

—Vieille hête, reprend l'étudiant avec un sérieux imperturbable, souffle dessus.

—Celui-là fut agréé par le chirurgien.

LE CRAPAUD COMESTIBLE

Un missionnaire français, en Indo-Chine, le père Guerlach, dit, en parlant du crapaud : "Certains individus de la peuplade des Sedang mourraient de faim plutôt que d'avaler un crapaud, qui est cependant, je vous prie de le croire, une excellente nourriture. Quand je peux m'en procurer un et surtout plusieurs, je me paie un festin délicieux. En France, les préjugés vous empêchent souvent de connaître ce qui est bon et d'en user."

Le missionnaire a sans doute raison, et il est probable que lorsqu'un pêcheur de grenouilles prend un crapaud il n'a garde de le rejeter à l'eau. Une fois dépouillés de la peau, les pattes et le râble du crapaud font aussi bonne figure pour la vente que de ceux d'une belle grenouille.

EFFET DE JALOUSIE



Hélène. — Voilà le beau monsieur d'hier qui parle comme un livre.
Albert. — Si, au moins, on pouvait le fermer de la même manière !

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

Pourquoi les femmes sont-elles plus souvent sensibles aux déclarations amoureuses d'un sot qu'à celles d'un homme d'esprit ?

Parce que, se persuadant volontiers que le premier a plus d'amour qu'il n'en exprime, elles savent bien que le second en exprime plus qu'il n'en a.

Un monsieur à une jeune femme assise sous une porte cochère :

--Alors, c'est vous la concierge ?

—Oui, monsieur.

—Eh bien ! c'est dommage que je n'habite pas la maison, car vous êtes très gentille et je vous ferai volontiers la cour.

—La concierge, naïvement :

—Ma foi ! ça me rendrait joliment service, car ça me fatigue assez de la balayer chaque matin !

voix. Les paysannes irlandaises ont les voix les plus mélodieuses, jusqu'au moment où elles vont travailler dans les villes où elles se nourrissent de viande.

Voilà qui va singulièrement réjouir les végétariens.

Si vous voulez donc enchanter nos oreilles de votre voix, faites-vous la à l'oseille.

Entre mère et fille :

—Tu sais, maman, quand ce monsieur a recommencé sa déclaration, j'ai fait ce que tu m'avais dit : j'ai montré les dents.

—Et alors ?

—Alors il m'a dit qu'il n'en avait jamais vu de plus jolies.

Lu, hier, sur les volets d'une boutique, à Belleville :

FERMÉ

pour cause que nous nous baladons.

—Oui, monsieur.

—Alors vous oubliez qu'elle recommande d'aimer votre prochain comme vous même.

Le représentant de l'autorité, stupéfait, fixe le comte et lui répond, après un moment de réflexion :

—Et vous, savez-vous lire ?

—Oui.

—Avez-vous lu les règlements de police ?

—Non.

—Eh bien ! lisez les...

Les caves de la Compagnie des Vins de Bordeaux, No. 30 rue Hôpital, sont ouvertes au public. Chaque goutte de vin est importée directe des vignobles de France, embouteillée ici et vendue à \$3.00 et \$4.00 la caisse.

Il n'y a rien de si peu intéressant pour une femme qu'un homme... qui est en amour avec une autre femme.

LA BELLE SAISON



LE PREMIER GARDEN-PARTY.

Nos domestiques.

Madame Plastique, qui doit donner un grand dîner, a commandé à sa bonne, Julie, d'acheter un chapon.

De retour du marché, Julie exhibe son achat à sa maîtresse, qui n'en paraît pas très satisfaite.

—Oh ! fait la bonne, quand il y aura des truffes dedans, vous verrez comme la bête fera de l'effet ; c'est absolument comme lorsque madame a mis ses diamants.

LES JOLIES VOIX

La science affirme que dans les endroits où l'on mange beaucoup de viande, il n'y a pas de grands chanteurs.

Ténors et soprani surveillez vos menus quotidiens, car dans les familles où l'on se nourrit exclusivement de rosbif et de gigot saignant, l'aphonie guette l'ut de poitrine.

Le poisson a la même action sur la voix, ajoute la science. Les habitants des villes du littoral norvégien se distinguent par le manque de jolies

Un bon pochard, remontant avec peine la rue Philippe, arrête un paisible bourgeois qui va le dépasser :

—Dites donc, Monsieur, n'est-ce pas que les hommes doivent se soutenir entre eux ?

—Sans doute.

—Eh bien... offre-moi ton bras, ma vieille branche !

MUSICIENS AMBULANTS

Deux... : un n'y voyant pas et l'autre mieux doué Avec un œil. C'est lui qui quête et tient la caisse, Qui, volant son ami, dit : la recette baisse.

Avec un aveugle un borgne est roué.

Tolstoi, dont on connaît les idées sur le droit de punir, qu'il refuse à la société, voit, l'autre jour, un agent de police arrêter un individu. Il s'avance aussitôt vers l'agent et lui dit :

—Savez-vous lire ?

—Certainement.

—Avez-vous lu l'Écriture sainte ?

EXCELLENTE RECETTE POUR LES GRÉVISTES

Alphonse Allais est reparti trop tôt pour Paris : il semait la gaité partout où il passait. L'autre jour, en revenant de Québec par une superbe tombée de jour, lui et ses compagnons ne pouvaient se lasser d'admirer les effets du firmament vers le couchant, où les teintes les plus riches se déployaient en ce moment. Voilà que le train s'arrête en plein champ sans aucune raison apparente ; et les voyageurs s'informent naturellement de la cause qui les retient.

—On est à débayer la voie, répond Allais d'un grand sérieux.

—Vraiment ! Il y a eu une collision ici ?

—Pire que cela, monsieur, reprend-il solennellement, il y a une partie du coucher de soleil qui est tombée sur la voie.

FLEURS D'ORANGER

Une minuscule chambre de fillette avec ses tentures bleues et ses deux petits lits aux rideaux de mousseline blanche. La veilleuse vacille dans son globe rose et jette une lueur indécise sur deux têtes blondes enfouies dans les oreillers. Bonne maman met un baiser sur les fronts endormis et se retire doucement. Mais la porte est à peine fermée que les deux petites têtes blondes se soulèvent. — Dors-tu, Kate? — Non, Maud. — Et aussitôt deux petits pieds sortent de chaque lit.

Quelques instants après, les têtes blondes sont penchées sur un gros livre plein d'images, un livre qui parle d'un pays au ciel bleu, aux montagnes blanches où l'on voit des palmiers et des orangers sous lesquels viennent rêver de belles filles aux yeux noirs.

Puis le livre est fermé. Les jeunes lectrices, craignant d'être prises en faute, s'enfouissent de nouveau, sans bruit, dans leurs oreillers. Et pendant de longs mois, dans la chambrette, la veilleuse rose éclaira les deux têtes blondes penchées sur un gros livre plein d'images; et pendant de longs mois il passa dans les rêves des fillettes des campagnes ensoleillées, du ciel bleu, de grands palmiers se balançant au pied de blanches montagnes, de belles filles aux yeux noirs posant sur leurs longues tresses brunes des bouquets de fleurs d'oranger.

Cette fois, c'est la réalité. La petite Kate de la chambre bleue est enfin au pays de ses rêves. La route de Misserghin à Oran se déroule devant elle comme un long ruban. Les fermes semées le long de la route; les vignes étendant au loin leurs rangées de ceps bien alignés, d'un côté la Sebka, de l'autre, la montagne crayeuse qui vous envoie ses senteurs de lavande, tout est embrasé, tout est doré par le soleil. La voiture d'Oran à Lourmel, traînée par ses vigoureux chevaux, passe dans un nuage de poussière d'or, au travers duquel on distingue à peine les burnous blancs suspendus en grappe de tous les côtés de la diligence et les franges d'or de la Tekrita de quelque jolie fille d'Israël.

Blottie au fond de sa voiture, au milieu d'immenses gerbes de fleurs d'oranger qu'elle a cueillies le matin même dans ce petit nid de verdure qu'on nomme Misserghin, la bienheureuse Kate, les yeux pleins d'or et de bleu se laisse aller au charme enivrant du paysage algérien. Puis peu à peu ses rêves d'autrefois lui reviennent à l'esprit : la chambre bleue, la veilleuse rose, le gros livre aux images — un premier prix de récitation, lu avec Maud, en cachette, parce qu'on leur avait

défendu de le lire, sous prétexte qu'elles le savaient déjà par cœur, qu'elles étaient de petites exaltées trop enthousiastes des pays du soleil. — Et Maud? Pauvre Maud, comme je voudrais pouvoir t'envoyer dans ton pays brumeux et noir, un de ces rayons de feu du soleil d'Algérie, un coin de ce ciel bleu et surtout une de ces fleurs odorantes dont nous avons tant parlé étant petites. — Mais j'y songe? Pourquoi ne t'enverrais-je pas un bouquet de fleurs d'oranger?

Toute la soirée je n'eus plus qu'une idée : envoyer à Maud un bouquet de fleurs d'oranger. Mais comment expédier ces fleurs pour qu'elles arrivent toutes fraîches après leur long voyage? Je m'en référai à l'avis du jardinier. Le brave homme, dans son pur "assent" marseillais, me donna les conseils suivants que j'écrivis aussitôt. J'ai bien ri en les retrouvant, ce matin, à la page 37 d'un fameux cahier gris, entre la recette des raviolis à l'italienne et une copie de la célèbre lettre de Mme Carlyle, cette lettre dans laquelle la pauvre femme accepte avec une résignation par trop sublime, l'humble condition que lui impose son par trop despotique époux :

RECETTE POUR EXPÉDIER DES FLEURS D'ORANGER

Prendre les tiges sur lesquelles les fleurs ne sont encore qu'en bouton — enfoncer chaque tige dans une petite pomme de terre — envelopper la pomme de terre de ouate et ficeler. — Disposer une première couche de tiges ainsi préparées sur une feuille de ouate — disposer une deuxième couche : couvrir d'une feuille de ouate, disposer une troisième couche, couvrir d'une feuille de ouate, etc.

Aidée par Sokdad, je fis, le soir même, ponctuellement ce que n'avait dit le brave homme. Ce système d'expédition était très ingénieux : le suc de la pomme de terre devait suffire à entretenir la fraîcheur des fleurs. Enfin, le petit panier ficelé, bien cacheté, je mis l'adresse toute radieuse :

Miss Maud Walker
South Park Gardens
Hill Head
Glasgow.

Et bon voyage, petit panier blanc parfumé.

Petit panier blanc parfumé, astu bonne mer sur "l'Isle of Ramsey"? — Prends bien soin de toi? — Tes tête-à-tête avec le capitaine ne doivent pas être moroses. Je le re-

LES JOYEUSES DE LA CAMPAGNE



Le citadin, impatient! — Aie! Prenez-le donc par la douceur!
Le paysan (qui n'a pas bien entendu). — J'essayons : mais il l'a trop courte.

vois, ce joyeux fils du pays des Bardes, je le revois dans cette petite salle à manger toute étincelante de cuivres, assis devant son verre de whisky, et nous chantant une de ces jolies ballades écossaises qui se transmettent de générations en générations.

"No place like home".

Et pendant que sa voix sonore égrène ces stances si poétiques, au dehors le vent sifflé dans les mâts, les lames battent le flanc du navire, et les trépidations de la machine étouffent les rudes appels des marins.

"No place like home".

Et ce vaillant coureur des mers devient tout pensif; il songe peut-être que le vieux bardo a raison, que ni le bruit des tempêtes, ni les cris des mouettes et des cormorans ne valent les premiers bégaïements d'un petit être rose s'endormant sur les genoux de sa mère.

Petit panier blanc parfumé, tu feras une bonne traversée.

Te voilà à Glasgow, bien triste, bien seul. Adieu les bonnes senteurs de l'alfa de "l'Isle of Ramsey" qui te donnaient l'illusion du pays du soleil. Que vas-tu devenir, cher rayon de poésie, au milieu des lourdes cases de Stockfish, de Preserved tongs, de Corned beef? Les "Lobsters" et les "Salmons" semblent te prendre en pitié en te demandant : D'où venez-vous? Tu as froid; les pauvres fleurs se pelotonnent dans leur ouate. Mais courage. Voici les premières terrasses de South Park. Voici la maison avec son toit d'ardoise fine et ses grands stores baissés. La lourde porte crie sur ses gonds, et à ce bruit, une nuée d'enfants prend son vol vers toi. — "To miss Maud Walker" — dit le porteur, en te remettant à la vieille Gonald. Et miss Maud arrive toute rouge, toute riieuse. Elle te porte triomphalement au parlour. Le "collar and cuffs", Bob, Willie, Georges, Daisy et trois ou quatre marmots qui savent à peine se moucher, te font un cortège d'honneur et répètent joyeusement : from Kate, from Kate.

From Kate, from Kate... On soulève le couvercle, on soulève la première couche de ouate... Oh! délices, les jolies fleurs parfumées! Et les larmes de Maud coulent les embrassant... Tu pleures, petite Maud, parce que tu songes à la chambre bleue où tous les soirs, près de la veilleuse rose, nous confondions nos boucles blondes pour chaucher nos premiers rêves. Que la destinée est injuste et cruelle! Quel horrible plaisir prend-elle à séparer ceux qui ne voudraient vivre qu'unis, puisqu'elle sait que toute séparation est un déchirement et que nous laissons un lambeau de notre cœur à chaque place où nous avons aimé Willie, Georgie, Daisy et les autres marmots.

LES HORREURS DE LA GUERRE



Madame Eloi, visitant la tombe de son premier mari. — Ici repose un héros. Tu ne serais pas mon mari aujourd'hui, s'il n'avait pas été tué à la guerre.
Monsieur Eloi. — Que c'est cruel, la guerre!

se dressent sur la pointe du pied et étendent lamain, réclamant des fleurs de Kate. Miss Maud prend ses grands airs et renvoie ces turbulents à la nursery. A peine Georgie peut-il saisir quelques pétales détachées. Mais Bob, toujours "collar and cuffs" comme il convient à un jeune oxfordien "Bachelor of Arts", pendant que Maud se fâche, s'empare furtivement d'une fleur et se retire gravement. Je la reverrai, cette fleur, n'est il pas vrai, Bob, entre les fouillets du *De amicitia*, de Cicéron? Ses pétales auront séché comme ceux d'un certain "forget me not" sur ce passage que nous avons lu bien des fois : "Hoc igitur prima lex amicitiae, sauciat, ut ab amicis honesta petamus, etc.!" Poor Bob!

Pendant que je m'imaginai toutes ces choses, mon petit panier devait être rendu à bon port, et j'attendais une lettre de Maud. Une semaine, deux semaines, trois semaines, rien. Enfin ELLE arriva, dans sa grande enveloppe, parchemin vellum, avec son parfum de white rose : "Comme tu es gentille, ma bonne Kate, de toujours penser à ta Maud. Quel délicieux envoi ! quel parfum surtout ! quels beaux produits dans cette Algérie. En soulevant les couches de ouate du petit panier blanc, je me sentais devenir jalouse de ton bonheur. Oui, toi seule tu as pu réaliser nos rêves d'enfants ; tu te souviens, dis, de ces projets dans notre chambre, le soir, en lisant le gros livre aux images ? Pourquoi n'as-tu pas emmené ta Maud, avec toi, au pays du soleil ? Méchante, tu sais que nous avions juré de ne jamais nous quitter... Mais voilà que je te fais des reproches au lieu de te remercier ; c'est que je t'aime trop, vois-tu, Kate."

"Nous avons fait un excellent déjeuner, en parlant beaucoup de toi, comme tu le penses bien. Bob surtout a montré un goût tout particulier pour les pommes de terre "from Kate", il ne croyait pas qu'en Algérie elle fussent ainsi parfumées. Il n'a pas tari d'éloges sur le soin avec lequel tu les a expédiées ; mais, dis-moi, pourquoi as-tu introduit dans chacune une petite tige de je ne sais quoi avec des feuilles sèches. Enfin nous avons été si contents que malgré les réclamations de Gonalid qui voulait les mettre toutes au four, nous en avons gardé quelques-unes. Bob les a plantées dans le jardin potager, près de la tonnelle ; il leur donne chaque jour des soins paternels. Quand il repartira pour Oxford, il les confiera, après amples instructions, à Willie, un garçon très sérieux maintenant. De sorte que, little Kate, quand tu nous reviendras, nous serons tous fiers de t'offrir, comme plat de bienvenue, les arrières-petites-filles de ton charmant envoi."

Hélas ! après cette lecture, il ne me restait plus qu'à m'écrier, jetant la lettre à terre, levant les yeux au ciel et me tordant les bras comme dans un mélodrame :

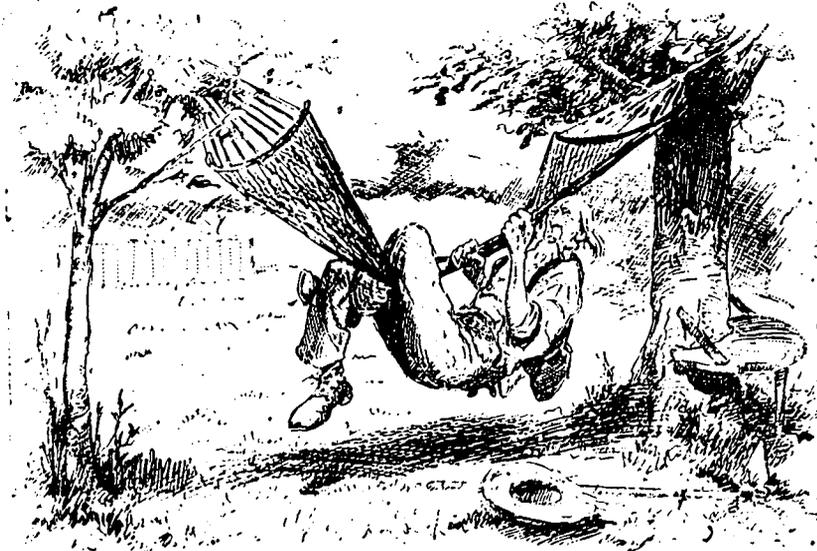
"Vanitas vanitum et omnia vanitas !"

KATE MOORE.

EDEN MUSÉE

Le besoin d'un lieu de réunion central et à bon marché, qui permettrait aux gens de pouvoir s'instruire et s'amuser en même temps et où l'on pourrait entrer à des heures raisonnables, le jour comme le soir, se faisait depuis longtemps sentir à Montréal. La création de l'Eden Musée vient de combler ce vide. A peine ouvert depuis deux semaines, l'Eden Musée et les choses merveilleuses que l'on y trouve, sont dans toutes les bouches ; aussi le public s'y porte en foule et la recette est abondante. Le site aussi ne saurait être mieux choisi.

PAS NATUREL



Le père Latulippe. — Ces gens de la ville ! Ils appellent cela une affaire pour se reposer !

LES GAFFES



Ada. — Il faut dire quelque chose de plus qu'un refus d'acceptation.
Le papa. — Ajoute que comme c'est notre dernière journée à Montréal, demain, nous voulons l'avoir bonne.

FINANCE SOLIDE



Le prêteur. — Je tiens à ce que l'intérêt me soit payé le premier de chaque mois.
Charles Décaré. — C'est mon genre : ponctuellement ou pas du tout.

Destiné dans la pensée des fondateurs à remettre sans cesse devant les yeux du public les scènes les plus émouvantes et les plus glorieuses de notre histoire et à rappeler les noms des éminents personnages, qui ont si puissamment contribué non seulement à la fondation, mais à la gloire du Canada.

Sa place se trouvait désignée d'avance au Monument National, où il occupe une place d'honneur. Déjà un grand nombre de statues et de portraits sont en place et d'autres le seront sous peu, les travaux étant poussés avec vigueur.

Un groupe représente Jacques-Cartier et ses compagnons, au moment suprême où ils prennent possession du Canada ; un autre, une audience à la Cour de France sous François I^{er}.

On y voit aussi plusieurs figures connues : R. P. Marquette, Joliet, R. P. Hannepin, D'Iberville, Jean Nicolet, De la Vérandrye et un grand nombre d'autres personnages marquants.

Quelques épisodes du siège de Québec sont représentés de main de maître : la mort du marquis de Montcalm, et celle de son heureux vainqueur, le général Wolfe.

Deux groupes surtout méritent d'attirer l'attention : celui des fondateurs de Montréal, MM. de Maisonneuve, Olier, D'Ailleboust et De la Dauversière, et celui des nobles femmes qui sont les véritables fondatrices de nos institutions religieuses, Mlle Mance, la Mère Youville, sœur Marie de l'Incarnation et la vénérable Mère Bourgeoys.

Carnot, sur son lit de mort et son lâche assassin, dans son cachot, sont d'une ressemblance frappante et méritent d'être vus.

Le théâtre occupe tout le premier étage. C'est un lieu d'amusement d'où est exclu tout ce qui est banal et vulgaire. Les familles peuvent donc le visiter sans crainte. — Nous attirons l'attention sur l'annonce dans une autre colonne.

VOYAGE DANS LA LUNE

M. Bouquet de la Grye, membre de l'institut, faisait récemment observer, avec preuves à l'appui, que l'action de la lune sur la pluie ou le beau temps est indéniable ; mais son action sur notre planète se borne là, et la prétendue influence qu'on lui attribue sur les hommes n'existe que dans l'imagination des braves gens imbus de préjugés. Notre voisine immédiate a, d'ailleurs, toujours occupé les habitants de la terre, qui brûlent de la mieux connaître. Eh bien ! moi, qui ne suis pas un savant, je vais vous montrer la lune, et ce, tout de suite, sans vous déranger. Qui veut voir la lune ? Avec l'aide de M. Camille Flammarion, je vous conduirai près d'elle par la pensée : c'est encore le mode de transport le plus rapide et le moins coûteux. Bien que l'astre des nuits ne soit éloigné de nous que de 96,000 lieues, — une enjambée dans l'espace sans bornes, — on n'a, du reste, pas trouvé le moyen de s'y rendre autrement. Cela est d'autant plus regrettable qu'on sait exactement le temps que durerait le voyage en express

(38 semaines), mais aucune compagnie de chemin de fer n'a voulu prolonger son réseau jusque-là.

Elle est cependant si rapprochée de nous, qu'il semble qu'en étendant la main on la pourrait toucher. Or, profiter de cette proximité pour surprendre un des mille secrets de l'immensité céleste, pour savoir ce qui se passe dans une planète autre que la terre, n'est-ce pas tentant au suprême degré ? On comprend donc la constance de ces patients astronomes qui ont passé leur vie à étudier la lune, dans l'espoir d'en sonder les mystérieuses profondeurs ; mais la photographie, qui, par les progrès réalisés, a déjà rendu tant de services à la science, a plus fait pour l'astronomie, en quelques années, que les savants en plusieurs siècles. C'est elle qui, vraisemblablement, nous donnera un jour la solution de l'intéressant problème lunaire.

En attendant, on est parvenu à des résultats fort appréciables, grâce à la puissance des télescopes actuels, et on a pu réduire ainsi à néant les suppositions fantastiques qu'on avait faites sur le compte de la lune. Tout d'abord, on a tranché la tête humaine que les anciens croyaient y voir, en la regardant, et qui est le produit de l'ombre des montagnes, de même qu'on a rasé les fortifications que l'imagination des guerriers convaincus y avait élevées. De tout cela il ne reste rien, que le souvenir d'erreurs passées, dont quelques-unes étaient particulièrement amusantes. Un observateur avait cru voir, jadis, au bout de son télescope, dont les verres n'étaient sans doute pas bien essuyés, de la fumée s'élever de certaines parties de la lune. Cette fumée disparaissait parfois totalement. Il en avait déduit qu'elle provenait d'usines en activité pendant un nombre de jours déterminé et au repos... le dimanche. Il avait cru remarquer également une grande agitation parmi les habitants de la lune, agitation qui se renouvelait à époques fixes. Il en avait conclu que les lunards célébraient régulièrement certaines fêtes publiques.

Ce qu'il y a de certain, c'est que la lune, bien qu'elle soit notre fille, n'a rien de commun avec notre planète. On pense qu'elle s'est formée de substances légères, liquides et gazeuses, qui se sont détachées de la terre, puis condensées en globe et, avec le temps, refroidies. Sous l'action continue des gaz intérieurs montant à la surface de la lune et y éclatant, le terrain s'est déchiqueté et a bientôt présenté un aspect uniforme qui fait songer à quelque gigantesque écumeoire. Celle qui brille d'un si vif éclat dans la nuit pure et que, sous le nom de Phébé, les poètes ont chantée sur tous les tons, n'est donc, en réalité, qu'une petite vieille toute grêlée. La carte photographique de la lune nous montre, en effet, un immense assemblage de volcans, de cratères enchevêtrés les uns dans les autres et bouleversés, de mers vides formant d'énormes taches. Toutes ces formations sont circulaires, et c'est là la grande particularité de la lune. Les cratères ont de 21 à 24,000 milles. Quelques-uns de ces cirques colossaux ont été envahis par les eaux, qui y ont laissé des dépôts de boue. En somme, l'aspect de la lune, ou du moins de la partie, toujours la même, que nous en voyons, est triste et désolé, d'autant plus qu'on ne peut relever aucune trace de végétation.

On croit encore que la lune, qui est quarante-neuf fois plus petite que la terre pèse quatre-vingt-une fois moins, et est dépourvue d'atmosphère. Elle n'a, par conséquent, pas de ciel propre, ni de clarté ; il n'y règne ni vent ni pluie. Au manque de lumière, s'ajoute le défaut de chaleur. Le thermomètre, s'il était possible d'en accrocher

LE NOUVEAU CROQUEMITAINE



La maman.—Maintenant, bébé va aller se coucher. Si bébé ne fait pas dodo, le tramway électrique va venir l'écraser.

un là-haut, marquerait pas plus de zéro degré en plein soleil ; pendant les quinze jours de nuit lunaire, il descendrait peut-être jusqu'à cent degrés. Cela donne le frisson, rien que d'y penser. Décidément, notre fille manque d'agrément, et nous aurons bien de la peine à la marier. Quel glaçon ! Quel laidron ! La maman a beau n'être pas sans défauts, à tout considérer, j'aime encore mieux mon petit ruisseau de la rue du Bac, comme disait madame de Staël.

Mais le tableau que nous traçons de la lune n'est peut-être pas, en réalité, aussi sombre qu'il

FERRÉ SUR LE SPORT



Louis.—Oh ! Un canard sauvage !
Etouart.—Pshaw ! Tu sais bien qu'il n'y a pas de canards avant le premier de septembre.

le paraît. [Bien des détails nous échappent, puisque les plus puissantes lunettes ne nous permettent pas de la voir à moins de quarante lieues. Quarante lieues, ce n'est rien, — une seconde et demie pour une dépêche, — si l'on considère la distance totale qui nous en sépare : mais c'est encore énorme, si l'on se rappelle qu'à une lieue de la terre, l'œil humain, moins bien doté que l'œil photographique, ne distingue plus autre chose que l'ensemble des villes et des champs. Rien ne remue, et il est impossible, à cette faible distance, de voir si la terre est ou non habitée. C'est pourquoi les vues terrestres prises en ballon ressemblent, à s'y méprendre à des paysages lunaires.

Le plus petit objet qu'on aperçoit, en regardant la lune avec des lunettes d'approche, et encore le voit-on mal. Combien d'autres objets, sans doute intéressants, appartenant au règne végétal ou peut être animal, nous échappent encore ! Par contre, tout ce que les astronomes ont pu relever a été mesuré exactement, baptisé du nom d'un savant, et catalogué. M. Flammarion, entre autres, possède, dans la lune, une petite propriété qui doit être charmante ; il n'attend qu'une occasion pour l'aller visiter. La hauteur des montagnes lunaires, certainement mieux calculée que celle des montagnes terrestres, a été définie à quelques pieds près. Si cela continue, la lune sera bientôt mieux connue que la terre, dont bien des régions sont encore ignorées ou donnent lieu à des appréciations différentes.

Ce qui nous intéresse, par dessus tout, c'est de savoir si la lune a été ou est habitée... Ici, nous en sommes nécessairement réduits aux conjectures. De ce qui précède, on peut conclure hardiment que la lune n'est pas habitable pour des êtres comme nous. Mais nous raisonnons comme des hommes, et nous ne pouvons concevoir une humanité différente de la nôtre. Les poissons, eux, croient sans doute qu'on ne peut vivre que dans l'eau... Si Dieu a peuplé certaines de planètes qui roulent par milliers dans l'espace, s'ensuit-il que les créatures qu'il y a semées doivent être forcément conçues à notre image, et avoir besoin, pour vivre, des éléments que nous jugeons indispensables : l'air, la chaleur, la lumière ? Qui oserait l'affirmer ?

Quant à la lune, qui, si nous la voyions de près, achèverait sans doute de nous enlever les illusions que nous conservons encore à son endroit, nous n'avons rien à lui envier. Elle n'est pas faite pour nous, et nous ne nous plairions point, encore qu'il n'y tombe jamais d'eau. Si ses habitants hypothétiques veulent entrer un jour en relations avec nous, ils devront faire bien des concessions et s'engager à nous fournir le feu et la chandelle.

VICTORIEN MAUBRY.

SANTÉ DÉLABRÉE

Le visiteur.—Tout le monde me paraît jouir d'une bonne santé dans cette localité.

Le citoyen de Vendroit.—Oui, excepté le médecin.

Le visiteur.—Voilà qui est curieux. Il guérit les autres et il ne peut pas se guérir lui-même.

Le citoyen.—Oh ! il n'est pas malade ; mais avez-vous jamais vu un médecin jouir, quand tout le monde est en santé ?

CLARETS PURS ET A BON MARCHÉ

Demandez à votre épiciers pour les Clarets de la Compagnie des Vins de Bordeaux garantis purs, et vendus à 83,00 et 84,00 la caisse de 12 grosses bouteilles. 30 rue Hôpital. Téléphone 1394.

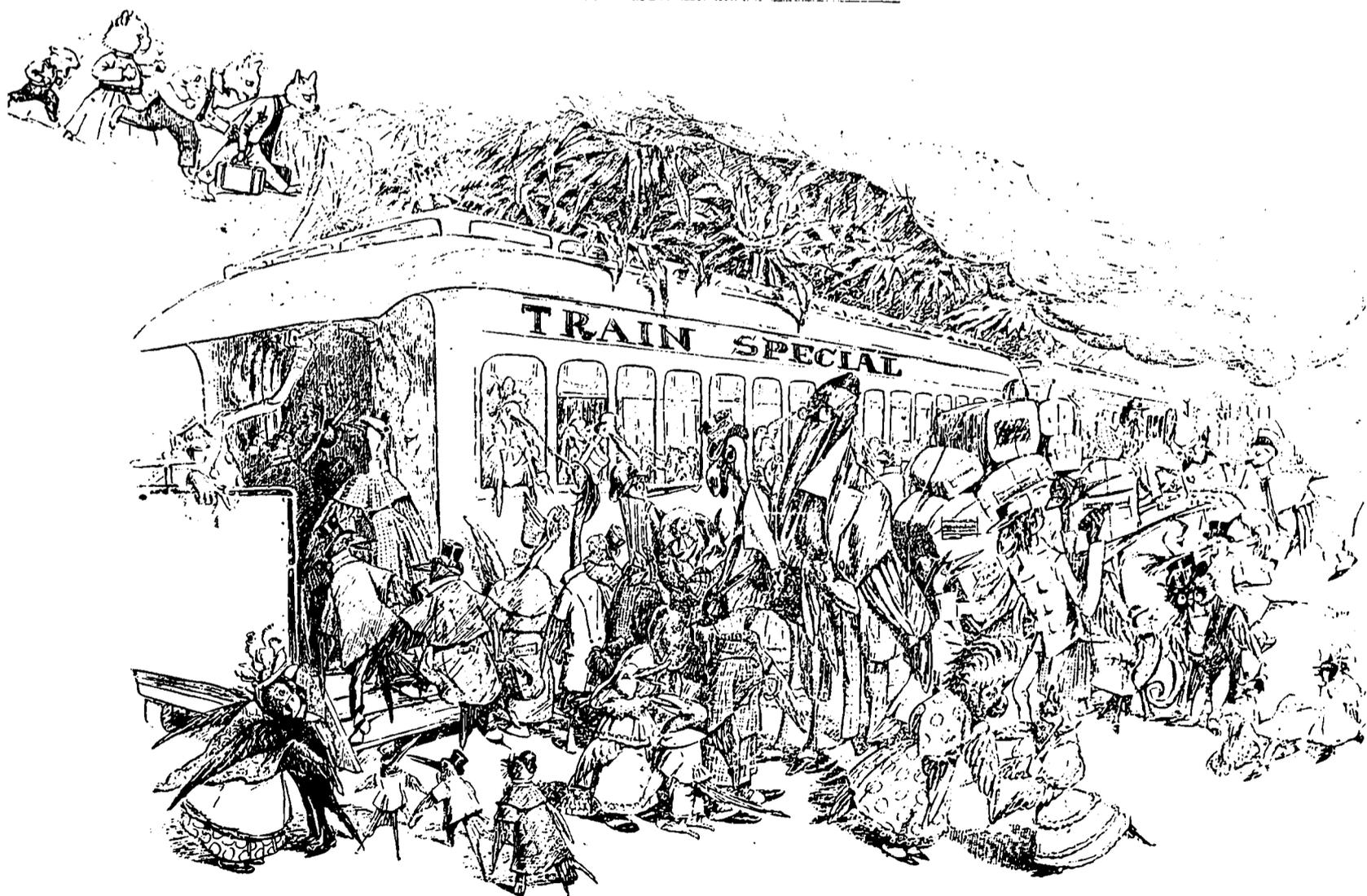


L'ATTRACTION DU JOUR.

IL Y A FILETS ET FILETS



DOUBLE JEU.



EN ROUTE POUR LES EAUX!

QUIPROQUO HEUREUX



Elle. — Est-ce joli, notre mirage !
Lui. — Ah ! je vous crois. A quand la date ?
Elle. — La date de quoi ?
Lui. — N'avez-vous pas dit notre mariage ?

UN REMÈDE HÉROÏQUE

I

Théophile Ancelot, voyageur de commerce, arrivant, un jour, chez ses amis Arthur et Hortense Durantal, fut douloureusement surpris de constater à quel point la discorde régnait dans ce ménage, destiné, avait-il cru, à jouir d'une félicité parfaite.

Bon enfant, mais pétri de malice, Théophile n'eut pas plus l'air de remarquer la pâleur du mari que la rougeur de la femme.

— Bonjour ! avait-il dit en entrant. Vous ne m'attendiez pas ?

— Tiens ! Théophile ! exclama le maître du logis.

— Vous déjeunez avec nous ? demanda Hortense, enchantée, elle aussi, d'une visite pendant laquelle s'établirait au moins une trêve salutaire.

— Volontiers.

— Jeannette !

— Madame ?

— Un couvert de plus !

Théophile Ancelot était la bonne humeur incarnée et facilement contagieuse.

Devant lui, ses hôtes réussirent assez bien à cacher leur désunion. Malgré cela, une gaieté de commande ne dura pas longtemps. Un mot, un geste, un regard suffirent plus d'une fois pour dénoncer la cruelle vérité.

En ami sincère, le voyageur de commerce voulut savoir au juste à quoi s'en tenir sur un état de chose déplorable.

Profitant, après déjeuner, de ce que Mme Du-

rantal était occupée avec sa couturière, il interrogea Arthur.

— Ah ! mon ami ! répondit ce dernier, c'est à devenir fou.

— Quoi ! votre intérieur ?

— Un enfer !

— Hortense était pourtant un modèle de qualités charmantes.

— Oui... dans le commencement ; et Dieu sait quel bonheur était le mien ! C'est dire de quelle hauteur je tombe aujourd'hui, en reconnaissant combien nos caractères sont incompatibles.

— Diavolo !

— Tu l'as vue à l'œuvre tout à l'heure ; capricieuse, frivole volontaire. Ai-je dit, ai-je fait quoi que ce soit motivant sa vivacité, ses injures ?

— Sa vivacité, oui... Quant à des injures, la qualification semble un peu sévère, dit Théophile.

— Comment ! se récria son interlocuteur, est-ce que, par hasard, tu prendrais sa défense ? Oh ! ce serait une injustice que je ne pardonnerais pas.

— Je veux simplement faire valoir des réflexions capables d'atténuer ce que tu reproches à ta femme.

— Plus je réfléchis, plus les fautes paraissent grandes et mes griefs légitimes ! accentuait Arthur d'un ton magistral.

— Devant moi c'était sans conséquence fit doucement observer le commis-voyageur.

— Devant n'importe qui madame ne se serait pas plus gênée ; aussi ma patience est à bout. Il me faut la tranquillité à tout à tout prix. Je ne la trouve plus ici ; eh bien ! j'irai la demander aux champs, aux bois qui m'ont vu naître.

— Un changement d'air, en effet, est le calmant

par excellence. Alors, tu partiras bientôt ?

— Oui.

— Seul ?

— Parbleu ! je ne veux pas commettre un meurtre ! dit Arthur, avec un sourire dont le but évident fut d'amoindrir le terrible sens de cette expression.

— Hum ! fit Théophile Ancelot, devenu pensif ; et Hortense, pendant ce temps-là ?

— Hortense peut aller passer un mois, deux mois, trois mois dans sa famille... davantage même !... enfin, autant que cela sera nécessaire pour déterminer chez elle un changement radical ; sinon, le divorce ! mon ami, le divorce !

— Tu réfléchiras encore, murmura le commis-voyageur, avec une gravité qui ne lui était pas ordinaire.

— C'est fait, archi-fait ! chacun de nous à sa chambre. Demain, dès l'aube, sans tambour ni trompette, j'aurai pris ma volée, à destination de Melun."

Sur ce, Arthur Durantal, attendant venir Hortense, courut s'enfermer dans son cabinet de travail.

— Bast ! songea Théophile, comptons sur la force du proverbe : " La nuit porte conseil."

Mais ne voilà-t-il pas qu'aussitôt seule avec lui, Mme Durantal s'avisait de traiter le même sujet ?

— Vous parliez de moi, c'est certain, dit elle ; et Arthur m'aura dépeinte aussi noire qu'il prétend être blanc ?

Théophile Ancelot crut devoir répondre :

— Votre mari m'a paru un peu... surexcité. J'attache une médiocre importance au langage qu'il a fait entendre.

— Et que je devine : Arthur est aux regrets de m'avoir épousée. Il voudrait me savoir aux antipodes, n'est-ce pas ? Eh bien ! dit en s'animant beaucoup Mme Durantal, qu'il se réjouisse ! Avant demain soir, je serai, non pas à Pékin, c'est vrai, mais à Versailles, chez mon père et ma mère.

— Qu'osez-vous projeter ? demanda tristement Théophile Ancelot.

— Ce que j'oserai faire, lui fut-il répondu. Vingt fois, dans cette intention, mes malles ont été préparées. Elles seront vite au complet. On les portera au chemin de fer, et je partirai demain.

— Arthur a-t-il sérieusement provoqué cette mesure énergique ?

— Oh ! oui ! oh ! oui ! jamais fille ne fut plus mal mariée et jamais femme ne fut aussi malheureuse !... L'existence avec un pareil homme est un martyre de tous les instants.

— C'est vous, cependant, rappela Théophile qui avez, la première exprimé le désir d'épouser Durantal.

— Dupe de discours hypocrites, je croyais à la réciprocité des sentiments qu'il m'avait inspirés. Pouvais-je imaginer un despote, un brutal, un sans cœur, sous les dehors les plus avantageux ? Oh ! je suis à plaindre, allez, Théophile !... Mais j'aurai le courage de me raisonner, de reconquérir la liberté de mon âme, en même temps que celle de ma personne ; et si votre ami est heureux loin de moi, ne doutez pas du bonheur qui sera mon partage hors de cette maison !

— Quand reviendrez-vous ?

— Quand monsieur me rappellera ; mais cela ne saurait avoir lieu sans qu'il reconnût ses torts et promit de se conduire mieux avec moi ; donc nous ne sommes pas près de nous revoir !

Puis, non sans essuyer une larme :

— Adieu, mon cher Théophile ! acheva Mme Durantal.

— Diavola ! diavolo ! ne put d'abord que répéter le commis-voyageur. Mais, reprit-il, sans trop savoir encore à quoi cela serait utile, vous m'autorisez, j'espère, lorsque j'irai à Versailles à m'informer de votre santé ?

— Vous serrer la main sera toujours un plaisir.

QUESTION SANITAIRE



— Vous ne pouvez pas digérer ? C'est si bien comme moi quand j'étais fille ! Je ne pouvais prendre que du bouillon consacré. Ce qu'il vous faut, c'est de la chose pareille pour purifier votre citerne.

COSTUME IMPOSSIBLE



Madame Vertejeuille.—Tu n'es pas un homme, si tu ne tords pas le nez au marchand qui m'a vendu ce costume de bain. Il m'a laissé mouiller jusqu'aux os.

sir pour moi, Théophile, soyez-en persuadé."

Le lendemain, Arthur Durantal, fidèle à sa résolution, se mit en route pour le chef-lieu du département de Seine-et-Marne.

Ce que voyant, Hortense, après avoir donné à Jeannette un congé illimité, dont celle-ci devait profiter tout de suite, partit sans scrupules pour le chef-lieu du département de Seine-et-Oise.

II

Un mois s'écoula.

Théophile Ancelot ignorait comment Durantal d'un côté, sa femme de l'autre, acceptaient une situation faite pour inquiéter quiconque leur portait intérêt.

Le brave garçon ne cessait de se dire :

"Jamais je n'admettrai qu'Arthur puisse vivre sans Hortense, non plus qu'elle puisse vivre sans lui. Une divergence de caractère est-elle capable d'étouffer la tendresse qu'ils ressentirent immédiatement l'un pour l'autre ? Non ! et c'est à moi, qui les aime de tout mon cœur, de travailler au rétablissement d'une paix à laquelle, en soi-même, chacun d'eux, j'en suis sûr, aspire de tous ses vœux..."

Un matin, Théophile Ancelot, à qui sa profession donnait toutes les facilités pour de semblables déplacements, monta en chemin de fer, à destination de Melun.

Il connaissait l'adresse de Durantal. Il trouva son ami fondant en larmes ; et comme il en demandait le motif :

"Ah ! gémit une voix naguère si joyeuse, Hortense ! pauvre Hortense !

—Eh bien ?

—Victime de l'influenza qui décime la population ! Je ne la verrai plus !

—Et cela te chagrine à ce point ? Une femme avec laquelle, à l'entendre, la vie était un enfer ?

—Oui... mais elle avait des qualités si précieuses !

—Comment donc ! rappela le commis-voyageur, celles d'une capricieuse, d'une frivole...

—Quelle femme ne l'est pas ?

—D'une volontaire, d'une despote ! ajouta Théophile Ancelot.

—Suis-je exempt d'imperfections équivalentes ?

—Alors, tu regrettes Mme Durantal ?

—Oui... Non ! balbutiait Arthur... c'est à dire... c'est à dire...

—Quoi ?

—Ah ! finit par avouer franchement le malheureux, ce que j'éprouve est étrange !... certainement Hortense m'a fait bien souffrir... Mais...

—Mais ?

—Oh ! ne ris pas de ma faiblesse, mon ami ; et laisse-moi pleurer.

—Pleure !

—Et puis, comment ai-je appris le funeste événement ? par l'obligeance d'un voisin, de Paris, dont la signature est à peine lisible.

—Quand as-tu reçu cette nouvelle ?

—Il n'y a pas une heure ; aussi me vois-tu en proie à toutes les colères, comme à toutes les amertumes... Oh ! cela est affreux ! affreux ! affreux !

—Cependant, mon cher Arthur...

—Oh ! s'écria Durantal d'une voix tonnante, n'essaie pas de me consoler ; c'est impossible !

—De sorte que, insinua Théophile, si par hasard il y avait eu erreur dans la nouvelle qui te fut adressée...

rien ? avait été la réponse de la jeune femme aux marques d'étonnement du visiteur, en face d'un désespoir inexprimable... Arthur a péri dans une promenade en bateau ; et, comble de détresse ! on n'a pas retrouvé son corps entraîné par le courant.

—Quo m'apprenez vous là ?

—Un malheur dont je ne me consolerais jamais.

—Quoi ! cela vous chagrine à ce point ? fit remarquer d'un ton léger, presque badin, Théophile Ancelot.

—Quoi de plus naturel ?

—Je croyais que vous détestiez votre mari.

—Moi ?

—Dame ! La dernière fois que j'eus l'avantage de vous voir, à Paris...

—Oh !... le détestais-je réellement !... j'ai pu le dire, dans un accès de vivacité ; mais sans le penser. Arthur avait de grands travers ; mais quel cœur ! quel esprit !... Et cela rachète bien des choses... Pauvre Arthur !

—Vous maudissiez cependant le jour qui vous avait unis ?

—Un autre homme eût-il été meilleur ? Non ! non ! et puis, n'ayant jamais aimé que lui, je lui dois des émotions si douces !... Lui-même n'avait-il pas, disait-il, trouvé en moi son rêve, son idéal ?

—Au début... mais ensuite ?

—Oh ! ensuite, est-ce que, de mon côté, j'étais un modèle de perfection ?... et quand je pense que je ne le verrai plus... ah ! ah !... pauvre Arthur ! pauvre Arthur !

Après un silence, Théophile Ancelot s'exprima en ces termes :

"De sorte que si, par miracle, votre mari, confondu avec un homonyme dans le récit qui vous navre, était à la veille de repaître..."

—Oh ! par pitié, Théophile, ménagez ma sensibilité. Ce que je ressens est une preuve indiscutable... J'aimais beaucoup Arthur ; et s'il m'était rendu, je serais la plus heureuse des femmes... tandis que je suis, hélas ! la plus malheureuse !

—Je vous quitte... vous me permettrez de vous revoir ? demanda le commis-voyageur, debout et son chapeau à la main.

—Oui ! oui !... revenez... très souvent ! Avec qui, mieux qu'avec vous, parlerais je de mon pauvre et cher Arthur ?

PERCÉ PAR LA NATURE



Freddy.—Papa, ne remue pas : nous faisons le chemin de fer qui va traverser un tunnel.

—Erreur !... Est-ce que l'on se trompe de cette façon-là ?... Qui l'aurait pu ? Ce serait plus que monstrueux ; ce serait inqualifiable.

—Soit ! Mais, enfin, tout arrive, continua le commis-voyageur.

—De grâce, Théophile, renonce à parler ainsi ! Tu me déchires l'âme, entends-tu ?

Et gémissant de plus belle, sourd aux exhortations d'un homme qui, fatigué d'efforts inutiles, n'eut plus qu'à se retirer, Arthur prononçait toujours, avec des accents mouillés de larmes :

"Pauvre Hortense ! Pauvre Hortense !

—Je te quitte... au revoir !

—Oh ! oui ! reviens très souvent !... Avec qui, mieux qu'avec toi, parlerais je de ma pauvre et chère Hortense ?

III

Le jour suivant, à Versailles, chez Hortense, habitant avec des parents navrés de son infortuné.

"Comment, vous ne savez

RIEN DE COMPLIMENTEUR



Elise, plaidant pour son amoureux.—Mais, papa, ce n'est pas mon argent qu'il aime, c'est moi. Quand même je serais pauvre, il m'épouserait.

Le papa.—Oui. Il a l'air assez bête pour cela.

IV

Le surlendemain, Hortense Durantal entra, vers dix heures du matin, dans l'appartement parisien, jusqu'à nouvel ordre, était demeuré intact.

Elle y revenait sous l'impulsion d'une force irrésistible.

Toute à son chagrin, la jeune femme ne remarqua point que, déjà, quelqu'un, muni d'une seconde clé, l'avait précédée et se tenait dans une pièce étrangère à celles que, doucement, elle traversait, afin de gagner sa chambre à coucher... quelqu'un trop fortement impressionné lui-même pour s'apercevoir de son arrivée.

On devine Arthur Durantal.

Il n'avait pas eu le temps de surmonter une émotion violente que Théophile, entré derrière lui, mais doué d'oreilles plus vigilantes, lui dit, après quelques paroles en harmonie avec les circonstances :

— Reste où tu es. Je te rejoins dans cinq minutes.

— Où vas-tu ?

— Patience !

Et ne craignant pas de marcher, à présent, aussi fort qu'il avait parlé, Théophile se dirigea vers la chambre d'Hortense.

— Qui est là ? demanda celle-ci, d'une voix tremblante.

— Oh ! s'écria, de l'autre côté du salon, laissé ouvert avec intention, le maître du logis prompt à s'avancer... ma raison s'égarer... est-ce que je n'ai pas cru entendre ?...

Avant qu'il eût achevé, le commis voyageur s'était arrêté. Des pas retentirent... une porte s'ouvrit et Hortense parut.

Deux exclamations se confondirent :

— Est-ce bien lui ?... Est-ce bien elle ?

Que de surprise ! que de joie ! et comme l'épanchement de cette ivresse annonçait bien que tous les griefs étaient oubliés !

Les deux prétendus irréconciliables ne se contentaient pas de s'embrasser ; ils riaient ; ils chantaient ; ils auraient volontiers dansé.

Cependant, avec un peu de sang-froid, il ne leur fallut pas beaucoup réfléchir pour trouver extraordinaires les fausses nouvelles qui avaient tout arrangé.

Un éclat de rire de Théophile Ancelot expliqua tout.

— Vous prétendiez, dit-il, vous détester de façon à ne jamais pouvoir vous réconcilier. C'était inadmissible, et je résolus d'empêcher un si grand malheur.

— Oui ; mais quel remède ?

— Sans doute il fut héroïque, dangereux même, comparable, si vous voulez, à l'emploi du fer rouge contre certaines blessures ou morsures... mais seul capable, selon moi, d'opérer une cure merveilleuse dont je me déclare énormément fier !... Qu'en pensez-vous ?

Pour toute réponse, Arthur et Hortense embrassèrent Théophile Ancelot, qui certes l'avait bien mérité.

ALFRED SÉGUIN.

LE COMPAGNON DE LIT

L'espagnol Garcia était un de ces ouvriers errants qu'on appelle en Algérie "l'armée roulante". Sur ses routes bordées d'eucalyptus et d'oliviers, il allait de village en village, travaillant un peu chez l'un, un peu chez l'autre.

Dans ces courses toujours recommencées, l'été il dormait en plein air, mais, pendant la mauvaise saison, quand il avait de l'argent, il couchait à l'auberge ; et, même pour le pauvre diable, hôte accoutumé des gourbis et des meules de foin, c'était une grande douceur d'étendre ses membres harassés entre deux draps, dans le coin d'une chambre bien close.

Après être resté par extraordinaire durant deux mois d'hiver chez un même colon, il s'était remis en route la ceinture assez bien garnie. Aussi, quand par une soirée de janvier, il arriva dans un village de Sahel, il se rendit dans une auberge de rouliers pour y demander le souper et le gîte.

Là, en attendant le repas, il s'était fait servir de cette anisette violemment parfumée, chère aux Espagnols qui en ont répandu le goût dans la campagne algérienne ; et, les coudes sur la table, il fumait une cigarette, quand il se sentit frapper sur l'épaule. C'était un de ses amis, un de ses anciens compagnons, maintenant établi dans le pays. Ils dînèrent et passèrent la soirée ensemble et, dans la joie de se revoir, ils burent de si grands coups, qu'à l'heure d'aller se coucher, Garcia était ivre.

L'aubergiste occupé, lui mit un chandelier entre les mains et le poussa dans l'escalier en lui expliquant quelle chambre était pour lui.

La pièce où l'Espagnol entra en trébuchant était grande, étroite mais longue ; auprès de la porte une petite table sur laquelle il posa son chandelier et au fond, dans un coin qu'éclairait à peine la faible lueur de la bougie, un lit de fer, assez large.

Il avait commencé à se déshabiller quand il s'aperçut que dans le lit quelqu'un était déjà cou-

LES DÉSERTS DE LA PLAGE



Amélie. — Que dessines-tu là ?
Eulalie. — Je peins un homme.
Amélie. — Quelle mémoire !

ché. Cela ne l'inquiéta pas ; l'idée qu'il avait pu se tromper de chambre ne lui vint même pas. En effet, il arrive souvent aux "armées roulantes" de coucher dans le même lit quand la place manque à l'auberge. Il pensa que c'était le cas, et quand il fut en chemise, après avoir caché son argent sous le matelas, et mit ses vêtements en tas dans le coin du fond opposé au lit, il alla souffler la lumière, poussa le dormeur vers le mur et s'étendit à côté de lui.

Il avait commencé à s'assoupir quand un bruit de toux le tira de sa torpeur. Il ouvrit les yeux et vit la chambre éclairée. Auprès de la petite table, une jeune femme, la servante de l'auberge, était assise et à la lueur d'une bougie, elle lisait dans un petit livre noir. Les membres de Garcia étaient paralysés par la fatigue, l'ivresse et le sommeil commencé ; mais dans son esprit quelque chose était encore vivant, il se demanda ce que la jeune femme faisait là.

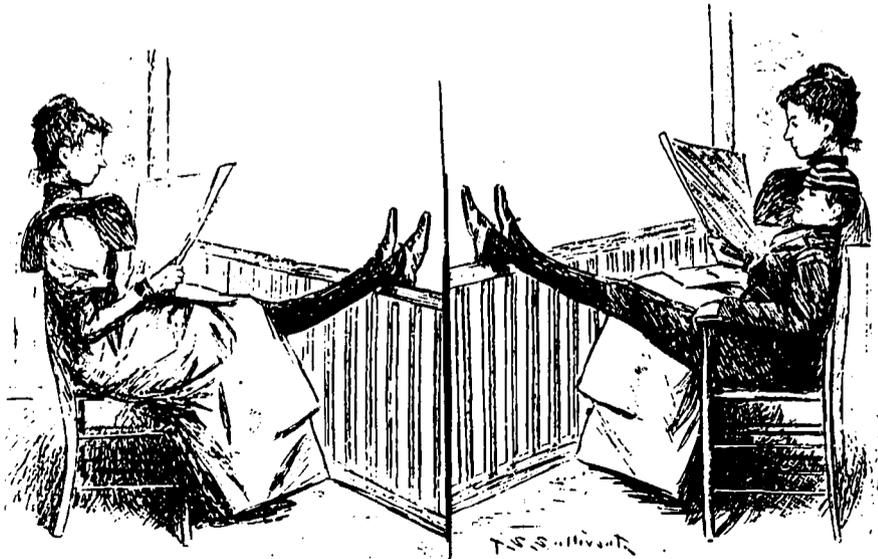
A ce moment, la porte s'ouvrit lentement, sans bruit et, à pas feutrés, un homme entra. Il resta un instant sans rien dire tout auprès de la servante, puis il lui demanda :

— Est-ce demain les funérailles ?

En attendant ces mots, Garcia étendit la main vers son compagnon qu'il trouva glacé. A ce contact, il sembla à l'Espagnol que le froid du tombeau le gagnait jusqu'au cœur et d'un bond vigoureux il s'élança hors du lit, cependant que de sa gorge enflammée par l'alcool, étranglée par l'horreur, s'échappait un cri étrange mêlé rauque et profond que les deux personnes terrifiées prirent d'abord pour la voix de la mort même.

PAUL GAILLARDON.

LE SANS GÈNE AMÉRICAIN



I

— Voyez donc cette dévergondée ! se disaient les autres pensionnaires de l'hôtel.

II

Pauvre jeune fille ! Il n'y avait pas de sa faute.

DÉCISION RAISONNÉE

Le prisonnier. — S'il vous plaît, votre Honneur ; je retire mon plaidoyer de non-coupable pour celui de coupable.

Le juge. — Une belle heure pour plaider coupable ! Voilà deux jours que nous perdons à ce procès. Pourquoi ne l'avez-vous pas fait hier matin ?

Le prisonnier. — Mais, votre Honneur, vous n'auriez pas voulu me faire commettre une telle injustice ? Comment pouvais-je plaider coupable avant d'avoir entendu la preuve.

CLARETS, CLARETS

Ne payez pas \$6.00 et \$8.00 pour une caisse de Claret quand vous pouvez avoir la même valeur pour \$3.00 et \$4.00 de la Compagnie des Vins de Bordeaux. 30 rue Hôpital. Téléphone 1394.

UN POINT DE MYTHOLOGIE



Le professeur ami de papa. — Ton père vient de me dire, mon cher Toto, que tu étais le premier de ta classe on mythologie ; pourrais-tu me dire ce que les dieux de la fable consommaient dans l'Olympe ?

Toto. — Bien sûr ! Ils fumaient le Nectar à 5 cents de Mr Cusson.

FEUILLETON DU SAMEDI

CÉSAR CASCABEL

PAR JULES VERNE

PREMIÈRE PARTIE

XII

DE SILKA AU FORT YONKON

(Suite)

Un soir, se promenant avec M. Serge, il se montra sans réserve à lui, avec ses aspirations et ses regrets. Il dit ce qu'il aurait voulu être, ce qu'il se croyait de légitime ambition. Peut-être, à continuer de courir le monde, à s'exhiber dans les fêtes foraines, à poursuivre ce métier de gymnaste et d'acrobates, s'entourer de jongleurs et de clowns, peut-être ses parents arriveraient-ils à une petite aisance, peut-être lui-même finirait-il par acquérir quelque fortune ! Mais alors il serait trop tard pour s'engager dans une carrière plus honorable.

« Je ne rougis pas de mon père et de ma mère, monsieur Serge, ajouta-t-il. Non ! je serais un ingrat ! Dans la limite de ce qu'ils pouvaient faire, ils n'ont rien omis ! ils ont été bons pour leurs enfants ! Cependant, je sens que je pourrais devenir un homme, et je ne suis destiné qu'à être un pauvre saltimbanque !

— Mon ami, lui répondit M. Serge, je te comprends. Mais laisse-moi te dire que, n'importe quel métier, c'est déjà quelque chose que de l'avoir exercé honnêtement ? Connais-tu de plus honnêtes gens que ton père et ta mère ?

— Non, monsieur Serge !

— Eh bien, continue à les estimer comme je les estime moi-même. En voulant t'élever, tu fais preuve d'une noble tendance. Qui sait ce que l'avenir te réserve ? Prends courage, mon enfant, et compte sur mon appui. Je n'oublierai jamais ce que ta famille a fait pour moi, non, jamais ! Et, un jour, si je peux...

Et, tandis qu'il parlait de la sorte, Jean observait que le front de M. Serge s'obscurcissait, que sa voix était moins assurée. Il semblait regarder l'avenir d'un œil inquiet. Il y eut là un instant de silence que Jean interrompit en disant :

« Une fois arrivé à Port-Clarence monsieur Serge, pourquoi ne continueriez-vous pas le voyage avec nous ? Puisque vous avez l'intention de retourner en Russie, près de votre père...

— C'est impossible, Jean, répondit M. Serge. Je n'ai point achevé l'exploration que j'ai entreprise à travers les territoires de l'ouest-Amérique.

— Kayette restera-t-elle avec vous ? » murmura Jean.

Et il dit cela d'une voix si triste, que M. Serge ne put l'entendre sans ressentir une profonde émotion.

« Ne faut-il pas qu'elle m'accompagne, reprit-il, maintenant que je me suis chargé de son avenir ?

— Elle ne vous quitterait pas, monsieur Serge, et dans votre pays...

— Mon enfant, répondit M. Serge, mes projets ne sont pas définitivement arrêtés. Voilà tout ce que je puis te dire maintenant. Lorsque je serai à Port-Clarence, nous verrons. Peut-être à ce moment aurai-je à faire à ton père une certaine proposition et de sa réponse dépendra...

Jean sentit se renouveler l'hésitation qu'il avait déjà remarquée dans les paroles de M. Serge. Cette fois il n'hésita pas, comprenant qu'une extrême réserve lui était commandée. Mais, depuis cet entretien, il y eut une plus étroite sympathie entre eux. M. Serge avait reconnu tout ce qu'il y avait de bon, de sûr, d'élevé, dans ce garçon si droit, si franc. Aussi s'employait-il à l'instruire, à le diriger vers les études où le portaient ses goûts. Quant à M. et à Mme Cascabel, ils ne pouvaient que se féliciter de ce que M. Serge faisait pour leur fils.

Toutefois, Jean ne négligeait point ses fonctions de chasseur. M. Serge, très passionné pour cet exercice, l'accompagnait le plus souvent, et, entre deux coups de fusil, que de choses on peut dire ! Ces plaines étaient très giboyeuses. Des lièvres, il y en avait de quoi nourrir toute une caravane. Et ce n'était pas uniquement au point de vue comestible qu'ils avaient leur utilité.

« Il n'y a pas là que des râbles et des salmis qui courent, ce sont aussi des manteaux, des bons, des manchons, des couvertures ! dit un jour M. Cascabel.

— En effet, mon ami, lui répondit M. Serge, et quand ils auront figuré à l'office sous une forme, ils figureront non moins avantageusement sous l'autre dans votre garde-robe. On ne saurait trop se prémunir contre les rigueurs du climat sibérien.

C'est pourquoi on faisait provision de ces peaux, tout en économisant les conserves pour l'époque l'hiver mettrait en fuite le gibier des contrées polaires.

Au reste, lorsque les chasseurs ne rapportaient ni perdrix, ni lièvres, Cornélia ne dédaignait pas de mettre dans le pot-au-feu un corbeau ou une corneille, à la mode Indienne, et la soupe n'en était pas moins excellente.

Il arrivait ainsi que, de temps à autre, M. Serge ou Jean tiraient de leur carnier une magnifique coq de bruyère, et l'on imaginera sans peine combien ce rôti faisait bonne figure sur la table.

La *Belle-Boulotte* n'avait donc pas à craindre d'être éprouvée par la faim. Il est vrai, elle n'était encore engagée que dans la partie la plus facile de son aventureux itinéraire,

Un ennui, par exemple, et même une souffrance qu'il fallait supporter, c'étaient les importunités des moustiques. Maintenant que M. Cascabel n'était plus sur une terre anglaise il les trouvait très désagréables. Et, sans doute, leur fourmillement aurait dépassé toute mesure, si les hirondelles n'en eussent fait une consommation extraordinaire. Mais ces hirondelles ne tarderaient pas à émigrer vers le sud, car il est de bien courte durée, le séjour qu'elles font sur la limite du Cercle polaire !

Le 9 juillet, la *Belle-Boulotte* arriva au confluent de deux cours d'eau, l'un tributaire de l'autre. C'était la Lewis-river, qui se jette dans le Youkon par un large évasement de sa rive gauche. Ainsi que le fit observer Kayette, ce fleuve, en la partie supérieure de son cours, porte aussi le nom de Pelly-river. De l'embouchure du Lewis, il se dirige franchement vers le nord ouest, avant de s'infiltrer à l'ouest pour aller verser ses eaux dans un vaste estuaire de la mer de Behring.

Au confluent du Lewis s'éleva un poste, le fort Selkirk, moins important que le fort Youkon, lequel est situé à une centaine de lieues en aval sur la rive droite du fleuve.

Depuis le départ de Sitka, la jeune Indienne avait rendu de précieux services, en guidant la petite troupe avec une remarquable sûreté d'indications. Déjà, pendant sa vie nomade, elle avait parcouru ces plaines qu'arrose le grand fleuve

alaskien. Interrogée par M. Serge sur la manière dont s'était passée son enfance, elle avait raconté toute sa vie si pénible, au temps où les tribus Indigènes se transportaient d'un point à l'autre de la vallée du Youkon, puis la dispersion de la tribu, la dispersion de sa famille. Et alors, n'ayant plus de parents, elle s'était vu réduite à prendre le métier de servante chez quelque fonctionnaire ou agent de Sitka. Plus d'une fois, Jean lui avait fait recommencer sa triste histoire, et il en éprouvait toujours une profonde émotion.

Ce fut aux environs du fort Selkirk que l'on rencontra quelques-uns de ces Indiens qui errent sur les rives du Youkon, particulièrement de ces Birchs, nom que Kayette traduisait ainsi : Gens du bouleau. Et, de fait, il existe nombre de ces essences des hautes latitudes au milieu des pins, des sapins Douglas et des érables, dont est semé le centre de la province alaskienne.

Le fort Selkirk, occupé par quelques employés de la Compagnie russe-américaine, n'est à vrai dire, qu'un dépôt de pelleteries et de fourrures, où les négociants du littoral viennent faire leurs achats à des époques déterminées.

Ces employés, heureux d'une visite qui rompait la monotonie de leur existence, firent bon accueil au personnel de la *Belle-Boulotte*. Aussi M. Cascabel résolut-il de prendre un repos de vingt-quatre heures.

Toutefois, il fut décidé que la voiture traverserait le fleuve Youkon en cet endroit, afin de ne pas avoir à le franchir plus tard et peut-être dans des conditions moins favorables. En effet, son lit gagnait en largeur et son cours en rapidité, à mesure qu'il se développait vers l'ouest.

Ce fut M. Serge qui donna ce conseil, après avoir étudié sur la carte le tracé du Youkon, qui coupait Pitinéraire à deux cents lieues en avant de Port-Clarence.

Donc, un bac transporta la *Belle-Boulotte* sur la rive droite, avec l'aide des agents et des Indiens, cantonnés aux environs du fort Selkirk, et qui exploitent les eaux poissonneuses du fleuve.

Par contre, l'arrivée de la famille ne leur fut pas inutile, et, en échange de leurs services, elle put en rendre un dont ils apprécieraient toute l'importance.

Le chef de la tribu était alors gravement malade—du moins, on l'aurait pu croire. Or, il n'avait pour remèdes et pour médecin que le magicien traditionnel et les médications magiques en usage chez les tribus indigènes. Aussi, depuis quelque temps, ce chef avait-il été couché sur la place du village, où un grand feu brûlait nuit et jour. Les Indiens, rassemblés autour de lui, chantaient en chœur une invocation au grand Manitou, tandis que le magicien essayait ses meilleurs sortilèges afin de chasser le mauvais esprit logé dans le corps du malade. Et, pour y mieux réussir, il essayait d'introduire ledit esprit dans sa propre personne ; mais celui-ci, très tenace, ne voulait point déguerpir.

Heureusement, M. Serge, qui avait quelque teinture de médecine, put donner au chef indien des soins en rapport avec son état.

Lorsque M. Serge l'eut examiné, il diagnostiqua sans peine la maladie de l'auguste malade, et, recourant à la petite pharmacie de voyage, il lui administra un énergique vomitif que toutes les incantations du magicien n'auraient pu remplacer.

La vérité est que ce chef s'était donné une indigestion de premier ordre, et les pintes de thé qu'il absorbait n'arrivaient pas à la combattre.

Il ne mourut donc pas à la grande satisfaction de sa tribu—ce qui priva la famille Cascabel d'assister aux cérémonies qui accompagnent l'enterrement d'un souverain. Et encore, le mot enterrement n'est-il pas juste, lorsqu'il s'agit de funérailles indiennes. Car c'est dans l'air que le corps est suspendu à quelques pieds au-dessus du sol. Là, au fond de son cercueil, et comme pour lui servir en l'autre monde, sont déposés sa pipe, son arc, ses flèches, ses raquette et les fourrures plus ou moins précieuses qu'il revêtait pendant l'hiver. Puis, comme un enfant en son berceau, la brise le berce ainsi pendant son éternel sommeil.

La famille Cascabel ne passa que vingt quatre heures au fort Selkirk, prit congé des Indiens et des employés, emportant un excellent souvenir

de cette première halte sur la rive du fleuve. Elle dut remonter le cours de la Pelly-river par une sorte de berge assez caboteuse dont l'attelage ne se tira pas sans fatigue. Enfin, le 27 juillet, dix-sept jours après avoir quitté le fort Selkirk, la *Belle-Roulotte* arriva au fort Youkon.

XIII

UNE IDÉE DE CORNELIA CASCABEL

C'était sur la rive droite du fleuve que la *Belle-Roulotte* avait fait cette partie du voyage comprise entre le fort Selkirk et le fort Youkon. Elle s'en était tenue à une distance variable, afin d'éviter les détours embarrassés, sans la présence de l'eau, entaillé par des coupures nombreuses, et dont les abords forment parfois d'impraticables lagunes. Du moins on est-il ainsi de ce côté, car, à gauche, quelques collines de médiocre hauteur encadrent la vallée en se prolongeant vers le nord-ouest. Peut-être eût-il été malaisé de franchir certains petits affluents du Youkon, entre autres le Stewart, qui n'est point desservi par un bac, si, pendant la saison chaude, il n'eût été possible de les passer à gué, avec de l'eau à mi-jambe seulement. Et encore, M. Cascabel et les siens eussent-ils été fort embarrassés, sans la présence de Kayette. Connaissant bien cette vallée, elle put leur indiquer les passages.

C'était vraiment une bonne chance d'avoir cette jeune Indienne pour guide. D'ailleurs, elle était si heureuse d'obliger ses nouveaux amis, si contente de se trouver au milieu d'une nouvelle famille, si touchée de recevoir encore ces maternelles caresses dont elle se croyait à jamais privée !

Le pays avait encore des bois à sa partie centrale, que de petites tumescences accidentaient çà et là ; mais ce n'était plus l'aspect des environs de Sitka.

En effet, la rigueur d'un climat, soumis à huit mois d'un hiver arctique, ne permet guère à la végétation de se développer. Aussi les essences appropriées à ces régions n'appartiennent-elles, à part quelques peupliers dont la cime se courbe en arc, qu'à la famille des pins et des bouleaux. Puis, ce sont de rares bouquets de ces tristes saules, grêles et décolorés, que dépouillent promptement les aigres brises venues de la mer Glaciale.

Pendant le trajet du fort de Selkirk au fort Youkon, la chasse ayant été assez productive, il n'avait pas été nécessaire de toucher aux réserves pour l'alimentation quotidienne. Des lièvres tant qu'on en voulait, et, peut-être à part soi les convives commençaient-ils à s'en fatiguer. A la vérité, on avait pu varier l'ordinaire avec des rôtis d'oies et de canards sauvages, sans compter les œufs de ces volatiles que Sandro et Napoléone dénichaient adroitement dans leurs trous. Et Cornélia possédait tant de manières d'apprêter les œufs—elle en tirait même vanité—que c'était toujours un nouveau régal.

« Voilà certainement un pays où il fait bon vivre ! s'écria un jour Clou-de-Girole, en achevant de ronger une énorme carcasse d'oie. Il est fâcheux qu'il ne soit pas situé au centre de l'Europe ou de l'Amérique !

—Étant situé au centre des pays habités, répondit M. Serge, il est probable que le gibier y serait plus rare.

—A moins que... » répliqua Clou.

Un regard de son patron le fit taire et lui épargna la sottise qu'il allait certainement dire.

Si la plaine était giboyeuse, il faut aussi noter que les creeks, les rios, tributaires du Youkon, fournissaient d'excellents poissons, que Sandro et Clou prenaient à la ligne, et surtout des brochets magnifiques. Ils n'avaient que la peine ou plutôt le plaisir de se livrer à leur goût pour la pêche, sans jamais avoir à dépenser ni un sou ni un cent.

Mais la dépense n'inquiétait guère le jeune Sandro ! Est-ce que l'avenir des Cascabel n'était point assurée, grâce à lui ? Est-ce qu'il ne possédait pas sa fameuse pépite ? Est-ce qu'il n'avait pas caché en un coin de la voiture que lui seul connaissait, ce précieux caillou trouvé dans la vallée du Caribou ? Oui ! et jusqu'ici, le gamin avait été assez maître de lui pour n'en rien dire, attendant patiemment le jour où il pourrait transformer sa pépite en belles pièces d'or ! Alors

quelle joie ce serait de faire étalage de sa richesse ! Non pas, grand Dieu ! qu'il eût cette égoïste pensée de la garder pour son compte ! C'était son père, c'était sa mère, auxquels il la destinait ; et voilà une fortune qui réparerait largement le vol commis dans les passes de la Sierra Nevada !

Lorsque la *Belle-Roulotte* atteignit le fort Youkon, après une série de journées très chaudes, tous ses hôtes étaient véritablement fatigués. Il fut donc décidé que la halte durerait une semaine entière en cet endroit.

« Vous le pouvez d'autant mieux, fit observer M. Serge, que le fort n'est pas à plus de deux cents lieues de Port-Clarence. Or, aujourd'hui, nous ne sommes qu'au 27 juillet, et ce n'est pas avant deux mois, trois mois peut-être, qu'il sera possible de traverser le détroit sur la glace.

—Entendu, répondit M. Cascabel, et puisque nous avons le temps, halte ! »

Cette décision fut reçue avec autant de satisfaction par le personnel à deux pieds que par le personnel à quatre pattes de la *Belle-Roulotte*.

A l'année 1847 déjà remonte la fondation primitive du fort Youkon. Ce poste, le plus éloigné dans l'ouest de tous ceux que possède la Compagnie de la baie d'Hudson, est situé presque sur la limite du Cercle polaire. Mais, comme il se trouve en territoire alaskien, cette Compagnie est obligée de payer une indemnité annuelle à sa rivale, la Compagnie russe-américaine.

Ce n'est qu'en 1861 que furent commencées les bâtisses actuelles, qui sont entourées d'une palissade, et elles venaient d'être seulement achevées, lorsque la famille Cascabel arriva au fort Youkon avec l'intention d'y séjourner quelques jours.

Les agents lui offrirent très volontiers l'hospitalité dans l'enceinte du fort. La place ne manquait ni dans les cours ni sous les hangars. Cependant M. Cascabel les remercia en quelques phrases pompeuses et fort obligantes, il préférait ne point quitter sa confortable *Belle-Roulotte*.

Somme toute, si la garnison du fort ne comprenait qu'une vingtaine d'agents, américains pour la plupart, avec quelques Indiens à leur service, les Indigènes se comptaient par centaines aux abords du Youkon.

C'est là, en effet, sur un point central de l'Alaska, où se tient le marché le plus suivi pour le trafic des pelleteries et des fourrures. Là s'agglomèrent les tribus diverses de la province, les Kotch-à-Koutchins, les An-Koutchins, les Tatan-choks, les Tananas, et principalement ces Indiens qui composent la peuplade la plus importante de la contrée, les Co-Youkons, limitrophes du grand fleuve.

On le voit, la situation du fort est très avantageuse pour l'échange des marchandises, puisqu'il s'élève dans l'angle que forme le Youkon au confluent de la Porcupine. Là, le fleuve se subdivise en cinq canaux, qui permettent aux trafiquants de pénétrer plus facilement à l'intérieur du territoire et de commercer même avec les Esquimaux par le cours du Mackenzie.

Aussi ce réseau liquide est-il sillonné d'embarcations qui le descendent ou le remontent, surtout nombre de ces « baidarres, » sorte de légers esquifs en peau huilée, dont on graisse les coutures pour les rendre plus étanches. C'est à bord de ces fragiles bateaux que les Indiens se hasarrent en des trajets considérables, n'étant point gênés, d'ailleurs, de les transporter sur leurs épaules, lorsque quelque rapide ou quelque barrage vient mettre obstacle à la navigation.

Toutefois, ces embarcations ne peuvent servir que trois mois au plus. Pendant le reste de l'année, les eaux sont emprisonnées sous une épaisse carapace glacée. Alors la baidarre change de nom et s'appelle le traîneau. Ce véhicule, dont la pointe, recourbée comme une proue d'embarcation, est maintenue par des courroies en peau d'élan, étant attelé de chiens ou de rennes, se manœuvre très rapidement. Quant aux piétons, avec leurs longues raquettes aux pieds, ils se déplacent plus vite encore.

Toujours chanceux, César Cascabel ! Il était arrivé fort à propos, au fort Youkon, puisque le marché des pelleteries se trouvait en pleine activité à cette époque. Aussi plusieurs centaines d'Indiens étaient-ils campés aux environs de la factorerie.

« Du diable, s'écria-t-il, si nous n'en profitons pas ! C'est une véritable foire et n'oublions pas que nous sommes des artistes forains ! N'est-ce pas là ou jamais le cas de montrer notre savoir-faire ? Vous n'y voyez aucun inconvénient, monsieur Serge ?

—Aucun, mon ami, répondit M. Serge, mais je doute que vous puissiez faire de bonnes recettes !

—Bah ! elles couvriront toujours nos frais, puisque nous n'en avons pas !

—Rien de plus juste, répliqua M. Serge. Et pourtant, je vous demanderai de quelle façon vous espérez que ces braves indigènes paieront leur place, puisqu'ils n'ont ni monnaie américaine, ni monnaie russe...

—Eh bien ! ils paieront avec des peaux de rat musqué, des peaux de castor, enfin comme ils pourront ! En tout cas, ces représentations auront pour premier résultat de nous étirer un peu les muscles, car je crains toujours que nos articulations ne viennent à perdre de leur souplesse ! Comme nous avons notre réputation à soutenir à Perm, à Nijni, je ne veux pas exposer ma troupe à un fiasco, quand elle débutera sur votre terre natale... Je n'y survivrais pas, monsieur Serge ; non ! je n'y survivrais pas !

Le fort Youkon, qui est le plus important de la région, occupe un emplacement assez vaste sur la rive droite du fleuve. C'est une sorte de quadrilatère oblong, contrebuté à chaque angle de tours carrées, ressemblant un peu à ces moulins montés sur pivot qui se rencontrent dans le nord de l'Europe. A l'intérieur s'élèvent divers bâtiments réservés au logement des employés de la compagnie et de leurs familles ; puis deux larges hangars fermés, où les peaux et les fourrures forment un stock considérable, des martes, des castors, des renards noirs ou gris d'argent, sans compter les produits de moindre valeur.

Vie monotone, pénible aussi, que mènent ces employés ! Quelquefois de la chair de renne, mais le plus ordinairement de l'élan grillé, bouilli, rôti, c'est là toute leur alimentation. Quant aux denrées d'autres sortes, il faut les faire venir de la factorerie d'York, dans la région de la baie d'Hudson, c'est-à-dire de six ou sept cents lieues, et il s'ensuit que les arrivages sont rares.

Dans l'après-midi, une fois leur campement installé, M. Cascabel et sa famille allèrent visiter les indigènes, établis entre les rives du Youkon et de la Porcupine.

Quelle diversité dans des habitations provisoires, suivant la tribu à laquelle elles appartenaient : huttes d'écorce et de peaux, soutenues sur des pieux et recouvertes d'une ramure de feuillage ; tentes faites avec ce couteil de coton qui est de fabrication indienne, barèques de planches qui se montent et se démontent, selon les besoins du moment.

Et aussi, quel amusant bariolage de costumes ! Aux uns des vêtements de peau, aux autres des vêtements de cotonnade, tous ayant la tête enguirlandée de feuillage pour se préserver contre la morsure des moustiques. Les femmes, vêtues d'une jupe carrée par le bas, ont le visage orné de coquilles. Quant aux hommes, ils portent des épinglettes qui servent, pendant l'hiver, à rattacher leur longue robe de peau d'élan, dont la fourrure est à l'intérieur. Au surplus, les deux sexes font étalage de franges de perles fausses, qui sont uniquement appréciées pour leur grosseur. Parmi ces diverses tribus se distinguent les Tananas, reconnaissables à leur visage peint de couleurs éclatantes, aux plumes de leur coiffure, à leurs aigrettes enfilées de morceaux d'argile rouge, à leur veste de cuir, leur pantalon de peau de renne, leur long fusil à pierre et leur poire à poudre sculptée avec une extrême délicatesse.

En fait de monnaie, ces Indiens se servent de coquilles de *dentalium*, que l'on retrouve jusque chez les indigènes de l'archipel de Vancouver : ils les suspendent au cartilage de leur nez et les en retirent lorsqu'ils veulent payer quelque acquisition.

« Voilà un porte-monnaie économique, dit Cornélia, et on est sûr de ne point le perdre... »

—A moins que le nez ne tombe ! fit judicieusement observer Clou-de-Girole.

—Ce qui pourrait bien arriver pendant les grands froids de l'hiver ! » répondit M. Cascabel.

Somme toute, ce rassemblement d'indigènes offrait un curieux spectacle.

On comprend que M. Cascabel était entré en relation avec plusieurs de ces Indiens, dont il comprenait quelque peu le dialecte chinouk, tandis que M. Serge les interrogeait et leur répondait en langue russe.

Durant plusieurs jours, il se fit un commerce très animé entre les trafiquants et les représentants de la Compagnie; mais, jusqu'alors, les Cascabel n'avaient point utilisé leurs talents dans une représentation publique.

Néanmoins les Indiens ne tardèrent pas à savoir que cette famille était d'origine française, que ses divers membres jouissaient d'une grande réputation comme faiseurs de tours de force et de passe-passe.

Chaque soir, ils venaient en grand nombre admirer la *Belle-Roulotte*. Jamais ils n'avaient vu pareille voiture, si brillamment peinturlurée. Elle leur plaisait surtout parce qu'elle pouvait se déplacer facilement,—ce qui devait particulièrement intéresser des nomades. Et peut être, dans l'avenir, ne devra-t-on pas s'étonner d'entendre parler de huttes d'Indiens montées sur roues. Après les maisons roulantes, les villages ambulants!

Il va de soi que, dans ces circonstances, une représentation extraordinaire s'imposait aux nouveaux venus. Aussi fut-il décidé que cette représentation serait donnée "à la demande générale des Indiens du fort Youkon".

Celui des indigènes avec lequel M. Cascabel avait lié connaissance dès les premiers jours était un "tyhi", c'est-à-dire un chef de tribu. Bel homme, âgé d'une cinquantaine d'années, il paraissait fort intelligent et même très "roublard". Il avait plusieurs fois visité la *Belle-Roulotte*, et fait comprendre combien les indigènes seraient heureux d'assister aux exercices de la famille.

Ce tyhi était le plus souvent accompagné d'un Indien, âgé de trente ans, nommé Fir-Fu, qui, homme d'un type gracieux et fin, était le magicien de la tribu, un jongleur remarquable, bien connu dans toute la province du Youkon.

"C'est donc un confrère!" répondit M. Cascabel, lorsque le tyhi le lui présenta pour la première fois.

Et tous trois, après avoir bu ensemble quelques liqueurs du pays, avaient fumé la pipe de l'amitié.

Ce fut à la suite de ces entretiens, pendant lesquels le tyhi avait très vivement insisté pour que

M. Cascabel donnât une représentation, que celui-ci la fixa au 3 août. Il était convenu que les Indiens lui apporteraient leur concours, étant très désireux de no point se montrer inférieurs à des Européens pour la force, l'adresse et l'agilité.

Cela ne saurait étonner; dans le Far-West comme dans la province alaskienne, les Indiens sont grands amateurs de ces divertissements de gymnique et d'acrobatie, qu'ils entremêlent de farces et mascarades auxquelles ils excellent.

Donc, à la date indiquée, lorsqu'une nombreuse assistance fut réunie on put voir un groupe composé d'une demi-douzaine d'indigènes dont le visage était recouvert d'un large masque de bois d'une incomparable hideur. De même que pour les "grosses têtes" des féeries, la bouche et les yeux de ces masques étaient mis en mouvement au moye de ficelles,—ce qui donnait l'illusion de la vie à ces horribles figures, pour la plupart terminées en becs d'oiseaux. On imaginerait difficilement à quelle perfection de grimaces ils pouvaient atteindre, et le singe John Bull aurait pu prendre là quelques bonnes leçons.

Inutile d'ajouter que M. et Mme Cascabel, Jean, Sandre, Napoléone et Clou-de-Girofle avaient revêtu leurs costumes forains pour cette circonstance.

Le lieu choisi était une vaste prairie, entourée d'arbres, dont la *Belle-Roulotte* occupait le fond, comme dans un décor de théâtre. En avant, étaient rangés les agents du fort Youkon avec leurs enfants et leurs femmes. Sur les côtés, plusieurs centaines d'Indiens et d'Indiennes formaient demi-cercle et fumaient en attendant l'heure de la représentation.

Les indigènes masqués, qui devaient prendre part aux exercices, se tenaient un peu à l'écart.

Le moment venu, Clou parut sur la plate forme du véhicule et fit son boniment habituel:

"Messieurs les Indiens et mesdames les Indiennes, vous allez voir ce que vous allez voir, etc., etc..."

Mais, comme il ne parlait pas le langage chinouk, il est infiniment probable que ses tirades fantaisistes ne furent point goûtées des spectateurs.

Toutefois, ce que l'on comprit, ce furent les taloches traditionnelles que lui administra libéralement son patron, et les coups de pied à l'endroit convenu dont il reçut son contingent habituel avec la résignation d'un pitre engagé pour cet emploi.

Puis, quand ce prologue eut pris fin:

"Maintenant, au tour des bêtes!" dit M. Cascabel, après avoir salué l'assistance.

(A suivre.)

Essayez les Clarets de la Compagnie des Vins de Bordeaux à \$3.00 et \$4.00 la caisse. 30 rue Hôpital. Téléphone 1394.

EDEN

MUSEE ET THEATRE

FRANK C. THAYER, GERANT

206 RUE SAINT-LAURENT

(Bâtisse du Monument National)

Commencant Lundi, 23 Juillet 1894

La plus grande Exhibition de

SQUELETTES EGYPTIENS

(Qui ait encore été faite à Montréal.)

VENEZ RIRE A GORGE DEPLOYEE

Illusions de toutes descriptions

NOUVELLE EXHIBITION CHAQUE SEMAINE

ADMISSION, - 10 CENTS

PARC ROYAL

OUVERT TOUS LES SOIRS DE LA SEMAINE

— ET LE —

DIMANCHE APRES-MIDI

NOUVELLES ATTRACTIONS

Changement de programme chaque dimanche.

Admission, - 10 cents

Les chars électriques des rues St-Denis et Amherst se rendent à la porte du Parc.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE.

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis? Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante? Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque? Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 21 Juillet 1894

35,314

BUREAUX

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal.

PRÉCÉDENT INTEMPESTIF



Madame Grosjean.—Moi, je suis complètement opposée au droit de vote des femmes.
Monsieur Grosjean.—Je ne te croyais pas autant de bon sens.
Madame Grosjean.—Nous en ferions de belles! Nous ne savons pas même choisir nos maris.

IMPRIMERIE

Poirier, Bessette & Cie,

516 RUE CRAIG

MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que:

Circulaires, Livres,

Brochures, Pamphlets,

Affiches, Programmes,

Cartes de visite, Cartes d'affaires

Entêtes de comptes, Pancartes,

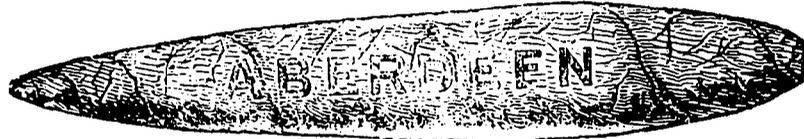
Annonces d'encan, Etiquettes,

Blancs de toutes sortes, etc.

Commandes Promptement Exécutées, Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs

LE CIGARE



Est Sans Exception le Meilleur Cigare a 10c. du Canada

EN VENTE PARTOUT

Manufacturé par - - - VILLENEUVE & CIE

1200, 1202 et 1204 rue St-Laurent, Montréal

mai 12 95

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS DU DR GODERRE



POUR
GUERISON CERTAINE

DE TOUTES
Affections bilieuses,
Torpéur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct. 18 94

The Firmité Concrete Paving Co.

M. E. DANSEREAU, Propriétaire

ENTREPRENEURS DE

Trottoirs, Planchers de caves et d'écuries, de cours, de bassins, d'entrées de parterres (à l'épreuve du froid), et Planchers imitation mosaïque

Bureaux: Chambre 217 N. York Life

— ET —

Coin des rues des Allemands et Vitre

mars 31 94

A. E. De Lorimier, L.L.B.

Eug. H. Godin, L.L.B.

DE LORIMIER & GODIN
AVOCATS

Bâtisse du Crédit Foncier Franco-Canadien, rue St-Jacques, No 30,

TELEPHONE 1937.

MONTREAL

avril 7 95

JOSEPH BROSSEAU

Marchand de Bois de Sciage

Constamment en mains les Bois Francs de toutes sortes, Pin, Epinette, Prunche, Lattes, Charpente, etc.

BUREAUX ET CLOS: 1024 RUE STE-CATHERINE
Telephone 6168 mai 1 95

H. POIRIER

Sellier et Marchand de Valises

1587 RUE STE-CATHERINE

A toujours en mains un stock considérable.
Prix très réduits.

Coin de la rue St-Christophe, MONTREAL

juillet 7 94

UN PETIT COUSIN SOURNOIS



La maman. — Qu'as-tu à pleurer ?

Fred. — Jack m'a fait mal.

La maman. — Ce n'est pas le cas; ton petit cousin est trop bien élevé.

Fred. — Je te dis que oui, qu'il m'a fait mal. J'ai voulu lui donner un coup de poing; mais il a été sa tête, et j'ai frappé sur le mur.

Montréal, 10 juillet 1894.

Le SAMEDI, journal qu'on aime à lire le samedi ainsi que tous les autres jours, pour les achats à bon marché au grand magasin, dans le block du Baboural, portant le même nombre que l'année 1894.

Vous y trouverez des

CHAPEAUX

En paille d'Italie, en Menala,

Ainsi que tout espèce de Chapeaux pour les grandes chaleurs et pour voyager.

DES CHAPEAUX EN SOIE

Manufacturés aux ateliers, et importés des premières maisons de Paris, Londres et des Etats-Unis.

Il y a quantité de

FEUTRES, DURS ET MOUS

Et de toutes les couleurs, et de différentes formes. Venez en très grand nombre pour les voir.

Une visite vous convaincra.

EDWARD STUART

1894 Rue Notre-Dame

T. A. DUCHARME

AGENT GÉNÉRAL

Immubles, Prêts, Placements et Assurances

No 15 RUE SAINT-JACQUES

Résidence: 113 RUE ROY

MONTREAL

J. W. BLANCHET

MARCHAND

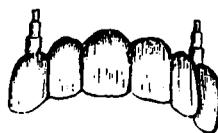
1948 RUE NOTRE-DAME

Tient constamment en mains un assortiment de

Merceries

pour hommes, des plus complets et dans les derniers

styles. Spécialité: Chemises de toutes sortes faites à ordre, dans le plus court délai. Tel. Bel 1355



Nouveau métal pour palais; extra léger nouveau procédé pour blanchir et extraire les dents sans douleur.

A. S. R. BROSSEAU, L.D.S.

av. 1 95

No. 7 RUE ST-LAURENT MONTREAL

OCCASION

A LA LIBRAIRIE

Poirier, Bessette & Cie

No. 516 rue Craig, Montréal

LIVRES DE NOTES

Magnifique Livre de Notes relié im. toile frappée en or, 6 pouces par 3½, contenant 184 pages et un porte-crayon, envoyé par la poste pour 12 cents.

Envoyé franco par la poste au prix ci-dessus marqué.

Chacun les proclament
les MEILLEURES et
les MOINS CHER.

AUCUNE MAUVAISE
ODEUR.

LE NOM SEUL EST
UNE GARANTIE !

**ALLUMETTES DE
E. B. EDDY.**

21 juil. 95

A VENDRE

UN

Magnifique Terrain

VACANT

Situé sur la rue St-Denis

Dans le Quartier St-Denis

Grandeur: 50 pieds de front par
127 pieds de profondeur

AVEC RUELLE

S'ADRESSER AU

No 516 RUE CRAIG

A LIRE

LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRÉ (hebdomadaire).
— Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Cie, 5 rue de Mézières, Paris.

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et **LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE**. — Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LA REVUE DU XX SIÈCLE, bi-mensuelle, abonnement, 20 frs. par an, 7 Rue Pierre le Grand, Paris. No specimen franco sur demande.

LA LYRE UNIVERSSELLE, revue poétique illustrée Lamartinière. — Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois. — Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX. — PARIS: Lucien Facon, directeur, 13 rue Cujas. NEW YORK: F. W. Christern, 254, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE. — Abonnement: Un an, 20 frs., Six mois, 10 frs. Bureaux à la Librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

CORDONNERIE. — Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie, c'est le **FRANC PARLEUR**, 57, boulevard St-Michel, Paris. — Spécimen franco sur demande.